

LES RELIQUES DE SAINT THOMAS D'AQUIN A VERSAILLES

12 JANVIER 2024

JOURNEE D'ETUDE OUVERTE A TOUS



« Écriture Sainte et Théologie chez Saint Thomas d'Aquin »

---

## Brève présentation de saint Thomas d'Aquin

P. Gabriel Rougevin-Baville, diocèse de Versailles

Qui est saint Thomas d'Aquin ? Lorsqu'on entend ce nom, on peut parfois – souvent – éprouver une pointe d'appréhension. D'abord parce que l'on s'imagine que cela va nécessairement être très compliqué : on connaît de nom la *Somme Théologique*, on a en tête un imposant grimoire écrit en latin, plein de formules incompréhensibles, dont l'étude serait réservée à quelques intellectuels spéculatifs un peu rationalistes, déconnectés de la réalité et desséchés par de longues heures passées en bibliothèque à s'user les yeux sur des manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite parce qu'on peut avoir hérité de nombreux préjugés sur saint Thomas, des préjugés plus ou moins justifiés : on peut avoir de lui l'idée d'un inquisiteur médiéval, d'un moine ascétique et volontiers doloriste, d'un rat de bibliothèque ou d'un fol-en-Christ complètement illuminé.

Pourtant, si « comme beaucoup d'auteurs célèbres, Thomas d'Aquin reste parfois caché derrière ses livres<sup>1</sup> », commencer par découvrir qui il est, qui se cache derrière ces écrits est possible et même nécessaire, et permet de découvrir l'homme, le saint, le théologien réel, dont la personnalité éclaire l'œuvre. Commencer par découvrir la vie d'un auteur est un bon moyen de dépasser les inévitables préjugés, et d'adopter la bienveillance toujours nécessaire pour comprendre vraiment sa pensée et entrer avec lui dans un dialogue de pensée fécond.

Mais alors, il faut quand même justifier – ce sera le deuxième point de cette introduction – cette proposition qui nous est faite d'étudier la pensée de saint Thomas. Pourquoi se fatiguer – car il faudra bien se fatiguer un peu – à étudier la pensée d'un auteur qui est né il y a environ 800 ans ? Peut-il vraiment nous apprendre quelque chose ? Un auteur du Moyen-Âge – période sur laquelle nous avons également de nombreux préjugés – a-t-il vraiment à nous apporter, tant d'un point de vue philosophique que du point de vue de notre foi ? Ne ferait-on pas mieux d'étudier des philosophes et des théologiens contemporains, qui parlent notre langage, qui s'adressent à notre époque, qui connaissent notre culture et les enjeux de nos sociétés modernes ?

### 1.1 QUI EST SAINT THOMAS D'AQUIN ?

Essayons de retracer brièvement la vie de saint Thomas, en mettant quelques accents sur des aspects de sa vie et de sa personnalité qui nous permettront aussi d'entrer déjà dans l'intelligence de sa pensée.

Thomas naît vers 1225 à Roccasecca, au-dessus de Naples. Roccasecca est le château des comptes d'Aquin, et Thomas est le fils de Landolphe, compte d'Aquin en titre à

---

<sup>1</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 7.

l'époque. Notons déjà que cette naissance de Thomas d'Aquin coïncide avec le début du conflit qui verra s'affronter l'empereur du Saint Empire, Frédéric II, et les papes successifs, dans une guerre qui déchirera l'Italie dont le territoire se divise entre ceux des états pontificaux et ceux de l'empire. Or le territoire des comtes d'Aquin s'étend de part et d'autre de la frontière qui sépare justement les états du pape et ceux de l'empereur, de sorte que ce conflit n'est pas sans répercussions et sans conséquences importantes pour la vie de la famille de saint Thomas. Sans doute faut-il voir ici la position claire – et unique à son époque – que Thomas d'Aquin développera quant aux relations et à la séparation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel<sup>2</sup>.

Thomas est le dernier de neuf enfants, et son destin est alors tout tracé : il est destiné à l'état ecclésiastique, et est envoyé très jeune à l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin, son père ayant sans doute l'idée qu'il en deviendrait ensuite l'abbé. Dès 5 ans, Thomas entre donc au monastère, où il reçoit non seulement une sérieuse formation à la vie religieuse mais aussi une solide éducation de base (maîtrise du latin, connaissance de l'Écriture, des Pères de l'Église ou des auteurs grecs et latin). A 13 ou 14 ans, il sort de l'abbaye, sans doute sur conseil de l'abbé du monastère, pour aller étudier à Naples, dans une des universités florissantes de la chrétienté médiévale. Il y commence le parcours classique des étudiants ecclésiastiques, et commence donc par s'inscrire à la faculté des Arts. Au Moyen Âge, les arts libéraux comprennent le *Trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) consistant dans l'apprentissage de la langue latine et son utilisation dans l'argumentation, et le *quadrivium* (musique, arithmétique, astrologie, géométrie) qui correspond aux sciences dures de l'époque. Mais à la faculté des Arts on apprend également la philosophie, et c'est sans doute là que Thomas fait la connaissance d'un auteur grec que l'on commence tout juste à redécouvrir en Occident, Aristote.

C'est également à Naples que Thomas fait la connaissance d'un nouvel ordre qui a été créé quelques décennies plus tôt, l'ordre des frères prêcheurs, qui ont un couvent à Naples. Sans doute séduit par leur radicalité évangélique, leur choix de la pauvreté et en même temps leur souci de la prédication, donc de l'étude et de la transmission de la Bonne Nouvelle, Thomas s'engage chez eux, et prend l'habit en 1244.

Le problème, c'est que si les parents de Thomas les veulent abbé du Mont Cassin, ce n'est pas seulement par souci de sa sainteté et de sa vie spirituelle. Il y a évidemment des enjeux de pouvoir et de richesse à la clef, et sa mère veut donc le faire changer d'avis. S'ensuit toute une série de récits rocambolesques assez drôles : le jeune Thomas se fait poursuivre par sa mère entre Naples et Rome, puis jusqu'à Bologne, il finit par être kidnappé par ses frères qui le ramènent par la peau du cou à sa mère. Là encore, au-delà des anecdotes sympathiques, cela nous éclaire sur la suite de la vie de saint Thomas : toute sa vie il s'engagera avec pugnacité dans la défense des ordres mendiants, très attaqués du fait de leur radicalité et sans doute de leur succès.

Sans être maltraité, il est assigné à résidence dans la demeure familiale, et accepte paisiblement cet enfermement dans une prison dorée où il peut sans problème recevoir des visites – y compris de ses frères dominicains –, prier, lire, étudier. Après

---

<sup>2</sup> « La puissance spirituelle et la puissance séculière dérivent l'une et l'autre de la puissance divine ; c'est pourquoi la puissance séculière n'est subordonnée à la puissance spirituelle que dans la mesure où elle lui a été soumise par Dieu, en ce qui relève du salut des âmes ; dans ce domaine, il vaut mieux obéir à la puissance spirituelle qu'à la puissance séculière. Quand il s'agit du bien politique toutefois, il vaut mieux obéir à la puissance séculière qu'à la puissance spirituelle, selon ce qui est dit en Matthieu 21,2 : "Rendez à César ce qui est à César" ».

avoir tout fait pour le faire renoncer, et ayant employé pour cela les stratagèmes les moins honorables, sa famille comprend qu'elle ne viendra pas à bout de sa détermination et le rend, un an plus tard, au couvent de Naples. Il n'y reste pas longtemps cependant : rapidement il va à Rome, puis rejoint Paris pour y terminer ses études.

Soulignons la détermination sans faille de Thomas d'Aquin pour entrer dans ce qui n'est alors qu'une « communauté nouvelle », pour reprendre des termes actuels, une communauté peu connue, pauvre, méprisée des puissantes organisations religieuses qui règnent. Avant d'être un immense philosophe et un théologien, Thomas est d'abord un homme qui n'ambitionne rien d'autre que « d'être un vrai religieux, soucieux de vivre selon l'idéal de pauvreté des frères prêcheurs ».

Thomas arrive donc à Paris entre la fin de l'année 1245 et la Pentecôte 1246. Il y passe environ trois années scolaires, et y alors fait probablement son année de noviciat.

Quelques mots sur l'université de Paris : elle est l'une des plus importantes et des plus anciennes universités médiévales. Apparue dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, elle acquiert rapidement un très grand prestige, notamment dans les domaines de la philosophie et de la théologie. Elle assure la formation de tous les clercs, c'est-à-dire de tous les cadres et agents administratifs des institutions royales (conseil d'État, parlements, tribunaux, cours des comptes, impôts...) et ecclésiastiques (enseignement, hôpitaux, libraires, recherche, évêques, abbés). Il ne faut pas la penser comme nos universités actuelles : elle est constituée comme l'association de tous les collèges parisiens situés sur la rive gauche, collèges où se dispense concrètement la formation des divers étudiants, eux-mêmes regroupés en différentes nations et province. L'université de Paris dépend d'un recteur, et se divise en quatre facultés : la faculté des Arts, la faculté des décrets (droit canon), la faculté de médecine, et la faculté de théologie.

C'est là qu'arrive saint Thomas. Il est probable qu'il étudie la philosophie, complétant la formation commencée à Naples, mais il poursuit surtout l'étude de la théologie sous la direction d'un des grands maîtres dominicains de l'époque, saint Albert le Grand, auquel il sert d'assistant. Ces années d'études le font remarquer par Albert, qui est rapidement émerveillé par l'érudition et la finesse intellectuelle du jeune frère, qui ne fait pourtant rien pour se faire remarquer. Il est au contraire plutôt réservé, discret, intervenant peu en cours. Comme le dit Chesterton : « Saint Thomas était si placide que ses condisciples, dans les universités qu'il fréquentait avec assiduité, le prenaient pour un imbécile. Car il était de cette sorte d'élève, point si rare, qui préfère passer pour un cancre plutôt que de voir ses propres songes troublés par les réflexions de quelques cancre agités<sup>3</sup> ». Il subira pendant longtemps, avec patience, les moqueries de ses camarades qui le prennent pour un demeuré.

Malgré les brimades, Saint Thomas reste discret, il cache ses capacités intellectuelles, et, du fait de sa stature sur laquelle nous reviendrons, ses camarades le surnomment le « grand bœuf muet ». Ayant appris cela, saint Albert aurait répondu : « ce bœuf mugira si fort que la terre entière l'entendra ». Son maître en effet, n'est pas dupe, notamment depuis un autre épisode qui a fini par dévoiler au grand jour le génie intellectuel du jeune Thomas. Un des étudiants, peut-être un peu honteux ou touché de compassion devant ce grand dadais silencieux, décide de se racheter en venant en aide à ce camarade qui peinait si manifestement dans des études trop difficiles pour

---

<sup>3</sup> G.K. CHESTERTON, *Saint Thomas du Créateur*, trad. P. Maxence, Poitiers, DMM, 2011, p. 20.

lui. Il s'offre à lui donner des leçons particulières pour rattraper ce qu'il pense être un lourd retard scolaire. Fidèle à son rôle, Thomas accepte et s'en montre même reconnaissant. Mais arrive un jour où son ami, face à une question de théologie particulièrement complexe, reste incapable de la résoudre. Devant son embarras, Thomas, qui ne voit aucune difficulté en ce problème, le résout en une phrase, d'une telle clarté, d'une telle évidence, que l'autre se jeta à ses pieds en le conjurant de lui pardonner sa fatuité, et d'avoir voulu enseigner à celui qui devait bien plutôt l'enseigner. Incapable de garder pour lui le secret de Thomas, l'étudiant le révéla à Albert, et à tous, et fait éclater au grand jour le génie du docteur angélique.

Ce n'est donc pas un hasard si Albert emmène Thomas à Cologne ; il a reçu la mission d'y établir un nouveau *studium*, une maison d'étude de niveau supérieur, destinée à former les frères dominicains mais aussi ouverte aux autres étudiants. Thomas doit donc le seconder dans cette mission, et cette période sur laquelle on sait peu de chose est en tout cas l'occasion pour lui de s'imprégner profondément de la pensée de son maître dont il est aussi le secrétaire, et qu'il aide probablement à mettre en forme les divers commentaires de Denys, d'Aristote, des *Sentences*, etc. « Ce séjour à Cologne marque la fin de la période de formation de Thomas. Suivant une formule qui lui deviendra chère, c'est à lui que reviendrait désormais la tâche de transmettre à d'autres ce qu'il avait reçu. Il devait pour cela revenir à Paris<sup>4</sup> », ce qu'il fait vers 1252-1253 : consulté par le maître de l'ordre sur le choix d'un nouveau professeur pour le couvent de St Jacques des dominicains à Paris, Albert le Grand propose sans hésiter son jeune disciple, Thomas.

Mais avant de devenir maître en théologie, plusieurs étapes sont requises : Thomas doit d'abord devenir « bachelier biblique » : il doit lire, c'est-à-dire commenter cursivement un des livres bibliques pour l'expliquer aux étudiants débutants. Thomas choisit donc le livre d'Isaïe, dont le commentaire est la première de ses œuvres qui nous soit parvenues. Thomas doit ensuite être bachelier sententiaire, c'est-à-dire à la fois enseigner et rédiger son commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard.

« Rédigé par Pierre Lombard, enseignant à Paris un siècle plus tôt (1155-1158), le *Livre des Sentences* avait été introduit dans l'enseignement universitaire par Alexandre de Halès [un franciscain], qui fut le premier à prendre ce livre comme texte de base pour son enseignement (1223-1227). Il devait rester dans l'usage obligatoire des écoles de théologie pendant trois siècles. Bon gré mal gré, tous les scolastiques durent se couler dans ce moule. À l'époque de Thomas, il faisait partie des trois livres fondamentaux que les supérieurs devaient fournir aux frères destinés aux études, les deux autres étant la Bible et l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur (1179).

Ce livre tire son nom de son propos. Pierre Lombard avait voulu rassembler en un seul ouvrage les diverses opinions (*sententiae*) des Pères de l'Église sur les différents sujets dont traite la théologie, citant largement les textes eux-mêmes pour la commodité des maîtres et des étudiants). »

Ce commentaire, que Thomas rédige donc en même temps qu'il l'enseigne, lui prendra quatre ans. C'est en 1256 que le chancelier de l'université de Paris, Aymeric de Veyre, donne à Thomas la permission d'enseigner – *licentia docendi*. Or, en 1256, la ville de Paris, centre intellectuel du monde et flambeau de la chrétienté par son université, est en ébullition. La guerre fait rage entre les maîtres de théologie, ceux qui appartiennent

---

<sup>4</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 19.

au clergé séculier et des nouveaux arrivants qui n'ont pas tardé à s'imposer dans le milieu universitaire, les maîtres des ordres mendiants, franciscains et dominicains. Les maîtres séculiers ne reculent devant rien pour lutter contre l'importance grandissante des mendiants, dont la radicalité évangélique et la qualité des enseignements théologiques attirent de plus en plus d'étudiants. Et voilà que, comble de l'affront pour les séculiers, le chancelier de l'université, avec le soutien explicite du pape, vient d'accorder à un jeune dominicain la *licentia docendi*, la faculté d'enseigner qui fera de lui un docteur, et lui a demandé de soutenir la leçon inaugurale qui l'élèvera au rang de maître en théologie, alors même qu'il manque plusieurs années à ce frère pour atteindre l'âge minimum requis pour une telle charge. Autant dire que l'ambiance est orageuse, et la violence des querelles est si grande – l'hiver qui précède, les frères ont été attaqués en pleine rue et le couvent des dominicains a dû être gardé par les archers du roi – que la leçon inaugurale doit se dérouler sous protection policière.

Conscient de ce contexte difficile, le jeune frère Thomas n'a, quant à lui, qu'un motif de préoccupation : de quoi va-t-il bien pouvoir parler pour cette leçon qui va réunir le gratin intellectuel de l'université parisienne, ses sectateurs comme ses opposants ? Son biographe raconte que c'est un vénérable dominicain, apparu en songe, qui lui indique le sujet à traiter : le verset du psaume qui dit : « De tes demeures tu abreuves les montagnes, et la terre se rassasie du fruit de tes œuvres ». Ce verset est l'occasion pour le jeune théologien de parler à ses confrères de sa conception de la charge qui va lui être confiée, charge qui consiste essentiellement à transmettre aux autres la sagesse divine. Cette sagesse, qui est plus précieuse que tout car elle est la perfection de la connaissance amoureuse de Dieu, cette connaissance pour laquelle nous avons été créés, elle est donnée d'en haut comme la pluie qui, des nuées, abreuvent les montagnes. Comme la pluie donc, elle se répand sur les montagnes, desquelles jaillissent ensuite les torrents et les ruisseaux qui viendront abreuver la terre et la rendre féconde. Ainsi, explique Thomas d'Aquin, la Sagesse qui est donnée par Dieu est répandue sur le peuple par des intermédiaires qui sont les docteurs : en premier par les hagiographes, les auteurs de la Bible inspirés par l'Esprit Saint, qui sont les montagnes les plus élevées, celles qui reçoivent en premier la pluie et les rayons du soleil ; ensuite par les docteurs en science sacrée, par les maîtres en théologie qui, eux aussi, sont instruits par l'Esprit Saint qui scrute les profondeurs de Dieu, et qui répandent les flots de cette connaissance dans l'intelligence de ceux qui les écoutent. Ainsi les docteurs, les théologiens, sont des intermédiaires, ils ne sont pas la source, mais c'est par eux que passe le don de la Sagesse, car ils transmettent ce qu'ils ont contemplé sous l'action de l'Esprit Saint.

Thomas est donc maintenant maître en doctrine sacrée. Pourquoi parler de *doctrina sacra* plutôt que de théologie ? Nous pourrions passer des heures sur cette question, mais pour faire simple – et pour le dire d'une manière qui appellerait évidemment de nombreuses explications dont il faudra nous dispenser – on peut dire que la compréhension que nous avons aujourd'hui du mot 'théologie' souffre de nombreuses réductions, dont on peut en souligner deux :

- La réduction de la rationalité, victime de la pensée cartésienne qui limite le terme de raison à la rationalité mathématique, à la raison raisonnante, alors qu'elle est pour saint Thomas la pointe de l'âme, le lieu de sa spécificité comme homme et de l'accomplissement de sa nature qui s'achève dans la connaissance de Dieu ; d'où les préjugés un peu anti-intellectuels contre une théologie jugée

parfois sèche et déconnectée de la vie de foi, alors qu'elle est pour saint Thomas le sommet de la vie de foi et de charité.

- La réduction de la tâche du théologien qui s'est progressivement spécialisé et a perdu de son ampleur, notamment en se distinguant, d'un côté du philosophe, de l'autre de l'exégète. Or il est clair pour saint Thomas, et nous allons revenir sur ce point, que le théologien ne peut pas ne pas faire de la philosophie ; il est encore plus évident que le théologien est un exégète, que c'est même sa charge principale que de commenter l'Écriture Sainte, et c'est d'ailleurs ce que montrent les trois charges du docteur médiéval.

Ces trois charges – *lectio, disputatio et praedicatio* – sont énumérées pour la première fois au XII<sup>e</sup> siècle par Pierre le Chantre. Il explique : « La pratique de l'Écriture sainte consiste en trois choses : la lecture, la dispute et la prédication [...]. La lecture est comme le fondement des suivantes qui sont édifiées sur elle ; car par elle, les autres reçoivent leur utilité ». Revenons brièvement sur ces trois charges :

- La lecture, la *lectio* ou *expositio* des textes de l'Écriture sainte est le fondement des autres qui sont édifiées sur elle et qui reçoivent d'elle leur utilité. C'est d'une évidence naturelle pour Thomas et pour ses contemporains, alors que nous l'avons un peu perdu de vue aujourd'hui : la première tâche, la tâche fondatrice du théologien, c'est le commentaire de l'Écriture. « La première tâche du maître en théologie qui incombait [à Thomas], c'était de commenter la Bible. [...]. Longtemps méconnu au profit des *Sentences* ou de la *Somme*, cet enseignement biblique était sa tâche quotidienne d'enseignant. Si donc l'on veut se faire une idée un peu moins unilatérale du théologien complet qu'il a été, il faut garder à l'esprit cet enseignement biblique. Tout le reste de ses œuvres, malgré leur ampleur, a été composé en plus de ce travail ordinaire de professeur<sup>5</sup> ». Et saint Thomas nous a laissé un nombre non négligeable de commentaires bibliques : il commente saint Matthieu et saint Jean, l'intégralité des épîtres de saint Paul, les Psaumes, le livre de Job, les livres d'Isaïe et de Jérémie. C'est un travail énorme et d'une étonnante richesse de contenu, et on ne peut qu'en recommander la lecture. Une thèse récente a d'ailleurs montré à quel point ces commentaires étaient vraiment la source de sa théologie, y compris celle qu'il déploie dans les œuvres plus techniques qui lui reviennent en fonction de sa deuxième charge, la *disputatio*.
- Cette charge est le moment de l'élaboration plus technique, plus réflexive de la théologie comme progrès de l'intelligence du donné révélé, accueilli dans la foi au moment de la *lectio*. « “Disputer”, c'est encore enseigner mais sous une autre forme, celle d'une pédagogie active où l'on procédait par objections et réponses sur un thème donné. Comme le commentaire de l'Écriture soulevait parfois des questions sur lesquelles on ne pouvait pas toujours s'attarder, les maîtres avaient pris l'habitude de les traiter séparément et de les soumettre à un traitement où les participants – les étudiants le plus souvent –, apportaient les arguments pour et contre de façon à mieux apprécier l'intérêt et l'importance de la question soulevée. Après la discussion, le maître faisait une synthèse de cet échange et apportait sa propre réponse. Très rapidement cette forme d'enseignement n'a plus été laissée aux surprises aléatoires des simples

---

<sup>5</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 30.

questions posées au cours, c'était le maître lui-même qui proposait en début d'année les sujets à traiter en complément de son cours magistral<sup>6</sup> ». Le résultat des ces discussions, souvent obtenu après un énorme travail de rédaction, d'enrichissement et de correction de la part du maître, nous le trouvons dans les grandes œuvres de saint Thomas comme les *Questions disputées*, mais aussi dans les divers traités de théologie dont le plus connu est la *Somme*, qui reprend l'organisation en questions et en articles où se succèdent les objections, la détermination du maître et les réponses aux objections.

- La *praedicatio* : « On est si habitué à voir Thomas d'Aquin comme l'homme de la *Somme de théologie* qu'on étonne souvent nombre de gens quand on parle de sa prédication. Pourtant c'était bien la troisième et dernière grande obligation du maître à son époque et Thomas n'y a pas failli. Les gens du Moyen-Âge ne voyaient aucune opposition entre l'enseignement scientifique de la théologie et son prolongement pastoral. Au contraire, le premier était vu comme la préparation normale du second. Pierre le Chantre précisait même : "c'est après la *lectio* de l'Écriture et après l'examen des points douteux grâce à la *disputatio*, et non auparavant, qu'il faut prêcher"<sup>7</sup> ». La prédication, la transmission des vérités contemplées dans la recherche théologique est la véritable finalité de la théologie : car il est plus excellent d'illuminer que de simplement briller. Saint Thomas considère que le docteur reçoit la Sagesse divine de manière particulière parce qu'il a mission de la transmettre, de la répandre sur ses auditeurs.

Cette charge de la prédication était d'ailleurs prévue par les statuts de la faculté de théologie, et chaque maître se voyait attribués les sermons qu'il devrait tenir au cours de l'année, le dimanche et les fêtes chômées. Et elle se revêtait pour Thomas d'une importance particulière, lui qui appartenait à l'ordre des prêcheurs. Il nous a donc laissé un certain nombre de sermons, qui se distinguent de beaucoup de ceux de ses contemporains par sa simplicité, sa sobriété, l'absence de subtilités scolastiques et de mots techniques, le refus des envolées oratoires. « Si Thomas admet que les orateurs ont besoin d'un art qui puisse mouvoir l'affectivité, il se refuse à réduire cet art à la sagesse du monde. C'est pourquoi on ne trouve guère chez lui ces historiettes (*exempla*) si appréciées de tant de prédicateurs. Il met en garde au contraire contre ce qu'il appelle les "frivolités" (*frivolitates*)<sup>8</sup> ». Sa prédication est concrète, appuyée sur l'expérience quotidienne, soucieuse de justice sociale ; elle est imprégnée d'une utilisation massive de la Bible et d'un amour profond de la Parole de Dieu. Il y a une vraie continuité entre l'enseignement proprement dit, la théologie pastorale, la spiritualité : « il n'y a pas de coupure quand Thomas passe de la chaire du professeur à celle du prédicateur. Sa doctrine spirituelle est une dimension implicite nécessaire de sa théologie. Il n'est pas seulement un penseur et un maître à penser, il est aussi un maître à vivre<sup>9</sup> ».

Maître en théologie de l'université de Paris, saint Thomas n'y restera pas toute sa vie, loin de là. Il voyage beaucoup – on a estimé à environ dix ou quinze mille kilomètres la

---

<sup>6</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 33.

<sup>7</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 39.

<sup>8</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 42.

<sup>9</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 44.

distance qu'il parcourt à pieds. Cela donne une idée de sa résistance physique, et nous donne l'occasion d'esquisser un rapide portrait physique. Saint Thomas était grand et gros, toutes les sources concordent. Il était de haute taille et avait de l'embonpoint. Il « était brun, le teint "couleur de froment", la tête imposante et un peu chauve, la face puissante et pacifique, les lèvres sinueuses et bien modelées, le regard pénétrant et d'une ampleur tranquille<sup>10</sup> ». L'apparence devait être non seulement impressionnante mais aussi plutôt harmonieuse : son biographe raconte que lorsqu'il se promenait dans les champs, les gens abandonnaient leur charrue pour courir au-devant de lui et admirer sa stature imposante et la beauté de ses traits. On aurait donc tort de s'imaginer un obèse impotent, comme le laisse penser l'histoire selon laquelle sa table aurait dû être creusée pour s'adapter à la courbe de son ventre, histoire qui semble plus relever du mythe que de la réalité. Il devait au contraire posséder une certaine robustesse physique, pour marcher comme il l'a fait le long des routes de l'Europe. Il a laissé le souvenir d'une certaine force physique : un autre épisode de sa vie nous le montre aidant à remonter une péniche contre le vent, que les mariniers n'arrivaient pas à faire avancer à la rame. Cela ne l'empêchait pas en même temps d'être très délicat, d'avoir une sensibilité à la douleur qui a marqué ses contemporains.

Quant à son tempérament, outre une certaine tranquillité d'esprit qui perdure tout au long de sa vie, un humour certain qui transparait dans nombre de ses écrits, de nombreuses anecdotes témoignent d'une distraction assez monumentale. On a aussi gardé le souvenir d'une rare humilité, d'une grande patience, d'une attention à ne blesser personne par des paroles hautaines ou injurieuses. On a aussi retenu, et c'est peut-être ce qui a le plus marqué ses frères, qu'il était gai de visage, doux et affable, qu'il inspirait la joie à qui le regardait. Loin donc de l'intellectuel renfrogné et renfermé, il se promène avec ses étudiants, plaisante avec eux, leur offre des repas, en d'autres termes il est un religieux exemplaire, fraternel, attentif aux autres, bref, un saint.

Quant à sa vie spirituelle, il a une piété elle aussi exemplaire, très incarnée, pleine de dévotions populaire, se signant lors des coups de tonnerre, portant sur lui des reliques de sainte Agnès à laquelle il est très attaché.

De Paris, il se rend à Valenciennes, retourne à Paris, repart à Naples où il enseigne quelques temps avant d'être nommé lecteur – chargé de la formation permanente des frères – au couvent d'Orvieto, pas très loin de Rome. En 1265, il est chargé d'établir à Rome un *studium*, un centre de formation pour les frères destinés aux études. C'est vers cette époque, et en lien évident avec sa mission de formation des jeunes frères et son souci de leur assurer un enseignement théologique de qualité, qu'il entreprend la rédaction de la *Somme Théologique*. En 1268 il retourne à Paris, sans que l'on sache avec précision pourquoi ses supérieurs en ont décidé ainsi : sans doute que, étoile montante de la théologie dans l'Église, il aura à lutter sur trois fronts simultanément : « il devait combattre les esprits conservateurs de la faculté de théologie qui ne voyaient en Aristote qu'un danger pour la foi chrétienne ; en un sens inverse, il devait s'opposer au monopsychisme averroïste ; il devait enfin faire l'apologie des ordres mendiants contre les séculiers qui voulaient les exclure de l'enseignement universitaire » (G. Verbeke<sup>11</sup>). En 1272, Thomas quitte à nouveau Paris pour rentrer à Naples et y fonder un nouveau centre d'étude. L'année suivante, il est à Rome pour le chapitre de sa

---

<sup>10</sup> A.-D. SERTILLANGES, *Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Flammarion, 1931, p. 44.

<sup>11</sup> Cité dans J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 105-106.

province. Alors qu'il célèbre la messe, il fait une expérience spirituelle et mystique à la suite de laquelle il n'écrivit plus jamais rien, ni ne dicta quoi que ce soit, laissant notamment sa *Somme Théologique* inachevée. A son secrétaire qui ne comprend pas, Thomas répond : « Je ne peux plus. Tout ce que j'ai écrit me semble de la paille en comparaison de ce que j'ai vu ».

A ce sujet, citons J.P. Torrell : « Ces mots sont universellement connus de ceux qui s'intéressent tant soit peu à Thomas d'Aquin, mais ils sont souvent mal compris. L'expression "Tout cela me semble de la paille" ne signifie pas que tout cela ne vaut rien. On pourrait en effet se demander si, dans ces conditions, il vaut vraiment la peine d'étudier son œuvre. Ce serait se tromper que de le penser. En réalité, la paille, c'est l'expression consacrée pour distinguer, en lui donnant son poids, le grain de la réalité de l'enveloppe des mots ; les mots ne sont pas la réalité, ils la désignent et y conduisent. Parvenu à la réalité même, Thomas avait quelque droit à se sentir détaché à l'égard de ses propres mots. Cela ne signifiait nullement qu'il considérait son œuvre sans valeur. Il était simplement arrivé au-delà<sup>12</sup> ».

Quelques semaines plus tard, bien qu'affaibli physiquement par une maladie – et non intellectuellement comme en témoigne un dernier écrit d'une clarté exemplaire – Thomas quitte à nouveau Naples et se met en route pour le concile que le pape Grégoire X a convoqué à Lyon pour le 1<sup>er</sup> mai 1274, dans le but d'arriver à un accord avec les Grecs. Sur la route, fatigué, il tombe malade alors qu'il s'est arrêté chez une nièce. Se sentant un peu mieux après quelques jours, il tente de reprendre la route, mais doit s'arrêter au monastère de Fossanova pour y reprendre des forces. Il y meurt quelques jours plus tard, ayant reçu l'onction des malades et l'Eucharistie. Il laisse derrière lui une œuvre assez impressionnante :

Voilà qui nous donne un premier aperçu de l'homme qu'était Thomas d'Aquin. Espère vous avoir fait entrevoir que non seulement le saint est inséparable du philosophe ou du théologien, mais qu'il s'accompagne aussi d'un "maître spirituel". La réflexion croyante dans la foi a été pour lui un chemin de sainteté et cela transparait dans son œuvre. Il y a là tout un aspect de sa doctrine, sans doute familier à ces qui le fréquentent de près depuis longtemps, mais qui échappe généralement à ceux qui n'ont de lui qu'une connaissance plus épisodique. Et un tel constant va nous aider à répondre à la question suivante que notre introduction voulait aborder : pourquoi étudier saint Thomas ?

## 1.2 POURQUOI ETUDIER SAINT THOMAS ?

Celui qui veut choisir saint Thomas comme maître, que ce soit en théologie ou en philosophie, s'entendra facilement aujourd'hui répondre la même chose qu'à celui qui choisit de l'enseigner, à savoir que sa pensée serait tombée en désuétude, qu'elle ne serait plus d'actualité, que l'on aurait plus de facilité et plus de fruit à étudier les pensées modernes, bien plus adaptées à notre époque. On relègue facilement saint Thomas dans les penseurs du passé, avec Aristote et Platon, en admettant du bout des lèvres qu'on puisse, à la rigueur, les étudier en historien et dans un but archéologique, c'est-à-dire pour faire l'histoire des idées. Mais quant à lire ses textes pour aujourd'hui et comme pouvant, encore aujourd'hui nous faire progresser dans notre recherche de la vérité et dans notre désir de Dieu, voilà qui n'est guère à la mode.

---

<sup>12</sup> J.-P. TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019, p. 157.

A cette objection, il faut répondre en remarquant avec un auteur qui a contribué à rendre accessibles en langue française les œuvres philosophiques de saint Thomas que celui-ci est en réalité bien plus proche de nous qu'Aristote n'était proche de lui, Aristote que saint Thomas a pourtant choisi, en un sens, comme maître en philosophie malgré la distance qui les séparait.

On se trompe si l'on pense être plus éloigné de saint Thomas que saint Thomas ne l'était d'Aristote, on se trompe quand on imagine qu'Aristote et saint Thomas sont en somme du même côté de la frontière, et nous-mêmes, dans notre époque moderne, de l'autre côté, et qu'il nous faudrait donc faire beaucoup plus de chemin pour rejoindre la pensée de saint Thomas que lui-même n'en a eu à faire pour rejoindre celle d'Aristote. Il y a, en effet, seize siècles entre l'Aquinate et le Philosophe, donc deux fois plus qu'entre Thomas et nous. « Et s'il y a une frontière, ce n'est pas entre nous et saint Thomas qu'elle passe, mais entre saint Thomas et Aristote. La pensée grecque appartenait au monde d'avant la Rédemption, la pensée thomiste appartient au monde de la Rédemption. Aristote et saint Thomas sont de part et d'autre du grand événement, de la seule Révélation, du centre de l'histoire. **L'abîme à franchir, ce n'est pas nous qui le franchissons pour retrouver saint Thomas, ou ce n'est que l'abîme de nos ignorances, de nos infidélités, de nos erreurs de perspective ; l'abîme, c'est saint Thomas qui eut à le franchir pour sauver à travers Aristote et Platon l'héritage de la pensée grecque. La rencontre difficile était celle-là.** Depuis saint Thomas nous avons pu connaître quelques progrès, quelques perfectionnements, et aussi quelques déchéances, leur importance reste mineure à côté du bouleversement introduit une seule fois et une fois pour toutes dans l'histoire des hommes par l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, la venue de l'Esprit Saint, la fondation de l'Église. **Le meilleur même de ce que la pensée humaine a pu découvrir depuis saint Thomas, nous en gonflons la portée d'une manière grotesque, ou par une illusion diabolique, quand nous ne voyons pas que la distance est infiniment plus grande entre Aristote et saint Thomas qu'entre saint Thomas et nous-mêmes ; notre pensée - notre pensée historique - est alors prisonnière de la fantasmagorie du présent immédiat, ou d'un avenir mythique et mystifiant : nous situant ainsi dans l'histoire d'une manière absurde, nous nous disposons certainement à en méconnaître le sens<sup>13</sup> ».**

Derrière cet avertissement, nous trouvons l'idée fondamentale de la Tradition, qui est un autre mot pour dire « transmission », et dont nous retrouvons déjà l'intuition dans la leçon inaugurale de saint Thomas. La révélation que Dieu fait de lui-même, il nous l'adresse à travers des médiations, à travers des intermédiaires humains : ceux-ci sont évidemment les auteurs humains de l'Écriture Sainte, mais aussi et indissociablement les auteurs et théologiens qui, dans l'Église, ont interprété l'Écriture et en ont transmis la compréhension, le sens. Faire de la théologie comme catholique, ce n'est pas seulement lire l'Écriture, c'est la lire avec la Tradition, c'est avoir conscience que Dieu ne se révèle pas seulement dans les mots de la Bible mais aussi dans l'enseignement que l'Église nous transmet, enseignement que l'on retrouve dans les textes du Magistère mais aussi dans les efforts d'intelligence des théologiens de l'Église. Parmi ces théologiens, certains ont un rôle particulier, et saint Thomas tient une place éminente, pour trois raisons successives : c'est un saint, un docteur de l'Église et le docteur commun de l'Église :

---

<sup>13</sup> J. MADIRAN, « Avertissement », dans SAINT THOMAS D'AQUIN, *Les principes de la réalité naturelle*, Paris, Nouvelles éditions latines (coll. « Docteur commun »), 1963, pp. 12-14.